

Boiter n'est pas pécher

DU MÊME AUTEUR

La parole et l'aliénation

Révision impertinente de quelques concepts psychanalytiques
collection « Hypothèses », érès-Arcanes, 2007

Pulsions de mort

collection « Hypothèses », érès-Arcanes, 2007

Le médecin face au désir

Le parcours freudien de Lucien Israël

collection « Hypothèses », érès-Arcanes, 2006

Le désir à l'œil

Deux séminaires : La perversion de Z à A (1975)
et Le désir à l'œil (1976)

collection « Hypothèses », érès-Arcanes, 2003

Marguerite D. au risque de la psychanalyse

Deux séminaires : Détruire dit-elle et Franchir le pas

collection « Hypothèses », érès-Arcanes, 2003

La jouissance de l'hystérique

Séminaire 1974

collection « Hypothèses », érès-Arcanes, 1996

Initiation à la psychiatrie

Masson, 1984

L'hystérique, le sexe et le médecin

Masson, 1976

Le médecin face au malade

Éditions Dessarf, 1968

Lucien Israël

Boiter n'est pas pécher

Essais d'écoute analytique

Collection « Hypothèses »

éditions ères

Arcanes

Couverture :
Anne Hébert

Illustration :
José de Ribera, *Le pied-bot*, 1642
© Denoël, 1989 (pour la première édition)

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1684-3
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

AVANT-PROPOS, <i>Jean-Richard Freymann</i>	7
INTRODUCTION	9

Première partie

PSYCHIATRIE ET PSYCHANALYSE

1. Une tradition orale.....	21
2. Du normal	29
3. L'entropie	37
4. Transfert, passe, névrose élargie.....	47
5. Qu'est-ce que ça vous rapporte de parler au wattman ?.....	55
6. La chose et le fantasme.....	63
7. Fonction comique de l'objet « a ».....	71
8. En famille (infamie).....	79
9. Avatars de l'œdipe.....	87
10. Le symptôme primordial.....	95

Deuxième partie

ÉLARGISSEMENT DE LA NÉVROSE

<i>Préambule</i>	105
11. La névrose dans tous ses états.....	109

12. La condition névrotique.....	121
13. Les deuils de l'objet perdu.....	127
14. L'étude de la névrose est-elle épuisée ?.....	133

Troisième partie
ADIEU À L'HYSTÉRIE ?

<i>Préambule.</i> Pour la dernière fois.....	143
15. L'hystérique et le psychanalyste.....	147
16. Que reste-t-il de notre amour ?.....	153
17. Le corps hystérique.....	163
18. Le défi hystérique.....	173
19. À l'école de Minne.....	181
20. Fin des hystéries, fin d'une psychiatrie ?.....	201

Quatrième partie
VARIA

21. L'inconscient et le dictateur.....	213
22. Big Brother et la petite sœur.....	221
23. Symptôme du temps.....	233
24. Un temps pour vivre.....	239
25. Traversée de la dépression.....	259
26. Pourquoi des enfants ?.....	267
27. La rencontre symbolique.....	279
28. Genèse d'une psychose, production d'un objet.....	293
CONCLUSION.....	305

Avant-propos

Nous sommes ravis de pouvoir publier à présent *Boiter n'est pas pécher* auquel nous ajouterons comme sous-titre *Essais d'écoute analytique*, car il rend compte des visées de cet ouvrage d'une actualité impressionnante. Après avoir publié *Le désir à l'œil*, *La jouissance de l'hystérique*, *Pulsions de mort*, *Marguerite D.* et *Le médecin face au désir*, les co-éditions érès-Arcanes donnent l'occasion au lecteur d'avoir à nouveau accès à ce qui, d'une certaine manière, peut être considéré comme le testament clinique de Lucien Israël.

Non seulement nous y trouvons les thématiques élaborées sa vie durant, mais plus que nulle part ailleurs, le clinicien en formation pourra, à travers le style qui était le sien, découvrir quelles furent ses conceptions quant à la formation du psychanalyste ou du clinicien tout court :

« Ce que l'on appelle la formation d'un psychanalyste, ce n'est pas le positif, au sens photographique du terme, des connaissances du Maître, mais les lacunes qu'il laisse entre ces connaissances de façon que chacun puisse y trouver sa place. »

On ne dira jamais assez aujourd'hui à quel point la clinique psychanalytique est formatrice à la clinique tout court et combien dans notre société actuelle la psychiatrie, la psychologie, la médecine se sont débarrassées en peu de temps d'un outil incomparable qui est l'inconscient freudien assorti de tous ceux qui l'ont lu, relu et interprété.

Dans l'appauvrissement culturel actuel et les délibérations pseudo-philosophiques, le livre de Lucien Israël est une source de jouvence clinique. Chaque patient, chaque analysant, chaque malade est un monde qu'il nous faut découvrir. Et c'est à chaque « étudiant en clinique » d'apprendre à se laisser enseigner par le discours de l'autre, sans préjugé, sans a priori théorique. Lucien Israël répond à sa manière à la question de Lacan : « Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner ? » (cf. les *Écrits* de Jacques Lacan).

Il répond en complétant les vers cités par Freud dans le *Jenseit (Au-delà du principe de plaisir)* par la textualité du poème de Rückert :

Die Schrift sagt : « Es ist keine Sünde zu hinken »

L'écriture dit : que boiter n'est pas pécher.

Pour ceux qui ont connu Lucien Israël cela renvoie aussi à ses propres problèmes physiques de l'époque, mais pour les autres générations il s'agit d'une leçon sur le désir du clinicien : ce qui nous fait avancer dans l'écoute, ce qui permet le devenir de la parole du patient, ce n'est pas la plénitude de ses connaissances (même si elles sont nécessaires mais pas suffisantes), ce n'est pas son souhait de faire le Bien ou de sauver l'autre. C'est à partir de l'endroit où il – ou elle – aura fait un miel personnel de ses insuffisances, de ses échecs et où sa curiosité (*Wissenheit*) aura pu poursuivre ses effets.

Jean-Richard Freymann

Introduction

D'aucuns ne manqueront pas de lire dans ce titre une projection de ma démarche. Cela est vrai dans tous les sens du terme. Qu'importe : il n'est pas plus inconvenant de boiter au physique qu'au moral. Il me souvient d'un vieil ami qui était affligé d'une disgrâce qui lui gâtait le visage, mais que l'on oubliait dès qu'il prenait la parole. Cet ami était enseignant, et il commençait toujours son premier cours de l'année en posant ses lunettes et en disant : « Voilà, vous avez dix minutes pour vous foutre de ma gueule. » Et il attendait dix minutes au chronomètre, sans dire un mot. Inutile d'ajouter qu'il n'y eut jamais le moindre chahut dans sa classe.

Was man nicht erfliegen kann, muss man erhinken.

Die Schrift sagt : Es ist keine Sünde zu hinken.

C'est par cette citation de Rückert que Freud termine son *Jenseits*, son *Au-delà du principe de plaisir*. Mais qui se souvient, quel psychanalyste se souvient de Rückert¹ ? Et, à plus forte raison, qui a lu l'œuvre à laquelle sont empruntés ces vers ?

1. Je remercie mon collaborateur et ami le Dr Dieter Jeromin qui m'a été d'un grand secours dans la documentation sur Rückert.

Friedrich Rückert est né le 16 mai 1788. C'est dire qu'on a fêté son deux centième anniversaire en cette année 1988 où fut rédigé ce manuscrit. Il devait mourir le 31 janvier 1866.

Il eut son heure de gloire. Mais, à comparer les différentes éditions des encyclopédies allemandes, cette gloire va rapidement s'estompant. C'est ainsi que le *Maiers Conversations Lexicon* lui accorde trois colonnes dans ses premières éditions et une seule dans ses dernières, quelque vingt ans plus tard. Pourtant, le personnage mérite qu'on s'y intéresse. Il fut un poète extrêmement fécond et ses œuvres sont d'excellente qualité. On peut présumer que la plupart des mélomanes qui admirent les *Kindertoten Lieder* de Mahler ne savent cependant pas que ces chants sont de Rückert et qu'ils furent écrits à la suite de la mort de deux de ses enfants.

L'aspect toutefois le plus étonnant de Rückert fut son don pour les langues. En quelques semaines, il apprenait n'importe quelle langue. Et plus encore, il s'assimilait ces langues, les faisait siennes. Il connaissait ainsi une foule de langues sémitiques et orientales. Aussi traduisit-il un grand nombre d'œuvres capitales de la littérature arabe ou indienne : il les adapta, les restitua en allemand, au point d'introduire dans ses phrases la prosodie et le rythme des originaux. En le lisant, on est immédiatement transporté dans les pays d'origine de ces textes.

Qu'on n'aille pas croire pourtant que toutes ses qualités valurent la fortune à Rückert. Durant toute sa vie il tira le diable par la queue. Et peut-être n'était-il pas toujours facile à vivre...

Cet ensemble de qualités, joint à la notoriété dont il jouissait encore au temps de Freud, a certainement justifié le choix de ce dernier pour clore son *Jenseits*. Il n'est pas sans intérêt de compléter les vers cités par Freud et de les resituer dans l'œuvre dont ils sont issus. L'ouvrage s'intitule : *Die Verwandlungen des Abu Seid von Serug, oder die Makamen des Hariri, in freier Nachbildung*, c'est-à-dire « Les métamorphoses d'Abu Seid de Serug, ou les Makamen (c'est-à-dire, à peu près, comme on dirait *les banquets* de Platon) de Hariri, en une libre reproduction ». Les vers eux-mêmes sont tirés du second *Makame* (ou deuxième réunion) qui a pour titre : « Les deux florins ». Il s'agit de l'histoire d'un mendiant, ou plus exactement d'Abu Seid transformé en mendiant boiteux et qui vient demander l'aumône à un

groupe de personnes raffinées qu'il réjouit grâce à des vers faits pour obtenir ces deux florins. Les vers cités par Freud sont extraits de la fin du récit :

*Ich hinke, doch nicht aus Vergnügen am Hinken,
 Ich hink' um zu essen, ich hink' uni zu trinken.
 Ich hinke, wo Sterne der Hoffnung mir winken,
 Ich hinke, wo Gulden entgegen mir blinken.
 Was man nicht erfliegen kann, muss man erhinken.
 Viel besser ist hinken, als völlig zu sinken.
 Die Schrift sagt : Es ist keine Sünde zu hinken².*

En voici la traduction :

*Je boite mais non pour le plaisir de boiter,
 Je boite pour manger, je boite pour boire.
 Je boite où des étoiles d'espérance me font signe
 Je boite où des florins me font un clin d'œil.
 Ce qu'on ne peut obtenir d'un coup d'aile, il faut l'atteindre en
 boitillant.
 Il vaut mieux boiter que se perdre corps et biens.
 L'écriture dit : que boiter n'est pas péché.*

La boiterie apparaît comme un jeu. En tout cas, elle est teintée d'humour, ce qui ressort déjà des deux vers choisis par Freud. Mais ces vers eux-mêmes ne sont pas boiteux. C'est pourquoi il est nécessaire de restituer l'ensemble afin que la répétition du verbe boiter prenne toute sa signification. Cependant cette citation nous rappelle le goût de Freud pour la poésie. N'a-t-il pas affirmé que les poètes l'avaient précédé dans la découverte de l'inconscient ? Ce sont eux, en effet, qui donnent au langage une dimension de vérité, peut-être essentielle, qui n'est pas de communiquer au sens actuel du terme, mais plutôt de communiquer la joie, donc de faire naître des idées et des sens bien au-delà du texte écrit.

Écrire. Nombre d'analystes et de philosophes se sont interrogés sur la fonction de l'écriture, en particulier sur la relation qui s'établit entre

2. Le Coran dit, à l'occasion d'une exhortation à la guerre sainte : *Mais celui qui boite, pour celui-là il n'y a pas de péché* (c'est-à-dire de rester chez lui pour ne pas aller au combat).

une personne et son écrit. Bien entendu, il s'agit, pour nous, de la relation à un objet « a³ », relation qui est fonction du point où nous en sommes dans notre propre évolution analytique. On pourrait, certes, espérer qu'une fois la chose écrite, elle se détache de nous et tombe, que ce soit dans le domaine public ou dans un autre, mais qu'elle ne nous concerne plus guère. Or de nombreux écrivains, professionnels ou occasionnels, restent extrêmement attachés à leur œuvre. Non seulement ils savent exactement ce qu'ils ont dit et écrit, mais ils suivent le devenir de leur œuvre, collectionnant coupures de presse, critiques, remarques, parfois dans le but louable d'améliorer l'édition suivante, mais aussi pour se convaincre que cette partie détachée d'eux-mêmes qu'est le texte qu'ils ont rédigé continue à leur appartenir.

Message ou poème, l'écrit marque, que nous le voulions ou non, une scansion. C'est donc parfois pour échapper à cette coupure que l'auteur tente de conserver son œuvre, de la « réintrojecter », comme pour la récupérer. Mais lorsqu'il s'agit de mettre en lieu sûr des souvenirs ou des travaux comme des biens précieux, l'écrit a alors la fonction d'un coffre-fort. Il sert à conserver. Par ailleurs, les exemples ne manquent pas, dans l'expérience psychiatrique, de gens ayant basculé dans le délire après avoir commis un écrit dont le sort que lui a réservé le public ou la presse leur a déplu. Il est pourtant souhaitable que l'écrit soit scansion et départ pour une nouvelle tranche de vie. Est-ce à dire que le passé disparaîtrait ? Que non pas. Il est possible mais non souhaitable que le passé soit étranger au présent. Que le présent, comme dans une sédimentation géologique, se fonde sur un passé dépassé, soit. Mais il reste des traces de ce passé qui n'est pas effacé. À défaut de ces fondations, on se trouve en présence de ce qu'Umberto Eco appelle « présent sans épaisseur », un présent dans lequel nous ne faisons que vivre l'immédiat et qui se limite à des slogans publicitaires.

Nos expériences vécues, comme les textes que nous avons lus, méritent mieux que cette platitude. Et même si nous ne nous en souvenons pas de façon détaillée, ils sont inscrits en nous, symbolisés.

3 Objet « a », objet perdu, cause du désir. J. Lacan en a défini quatre principales espèces : le sein, l'excrément, le regard, la voix (*N. d. E.*).

Ils sont notre chair. Car les œuvres ne sont pas séparables de ceux qui les ont écrites, parfois dans le feu de la création, plus souvent dans la peine, le labeur, le doute et l'angoisse. Derrière ces textes, il y a des hommes qui ont peiné, lutté, espéré, aimé parfois.

Revenons donc à ce qui fait notre pratique quotidienne. Car certes c'est faire preuve de fidélité à l'égard de Freud et de Lacan que de développer la métapsychologie de l'un et la mathématisation de l'autre. Il y a heureusement une foule de gens pour s'acquitter de cette tâche. Mais, pour ma part, c'est un autre aspect de l'enseignement de ces maîtres que je voudrais développer et privilégier, à savoir leur écoute clinique.

Comment transmettre pourtant l'enseignement clinique d'un homme, surtout lorsque, comme pour Freud, on ne l'a jamais vu à l'œuvre ? Nous ne pouvons pas éviter cette question. Si les écrits laissés par les fondateurs de la psychanalyse sont peut-être permanents, scriptamans, ils ne sont cependant que les traces de leur vie, de leur action.

Ex ungue leonem, nous enseignent les pages roses du *Larousse* et nos premières versions latines. Je ne connais pas l'exactitude de la reconstitution des dinosaures ou des fougères arborescentes à partir d'un osselet ou d'une empreinte dans le charbon. Et la paléontologie et l'archéologie ont sûrement fait des progrès depuis l'époque de Freud. J'en suis moins sûr en ce qui concerne la psychanalyse. Qu'il y ait eu Champollion ne diminue en rien le mérite des chercheurs qui l'ont suivi. Mais aucune recherche ne nous restituera la voix ou la parole éventuelle de l'*Homo faber*, du pithécantrophe ou de nos plus proches ancêtres magdaléniens. Les touchantes inventions style musée Grévin de familles préhistoriques, accroupies dans une hutte ou dans une grotte, vêtues de peaux de bêtes et savourant un morceau du gibier de l'époque, voire un bras de leur grand-père, doivent davantage à l'imagination qu'à la science. Et contempler la plus fine des pierres polies ou disserter sur elle ne nous apprend pas grand-chose sur l'ouvrier qui la façonna.

C'est pourquoi il ne faut pas oublier que, pour quelque temps encore, un certain nombre d'entre nous ont vu Lacan à l'œuvre, dans son travail quotidien de psychanalyste, mais aussi au cours de ses présentations de malades, qui furent, tout au long de sa vie, le contre-

point de son séminaire. Ce dernier est préservé – même s'il n'est pas restitué très rapidement – et, de toute façon, il en reste des traces importantes. L'intérêt exclusif qu'on porte à cette œuvre majeure rejette toutefois un peu trop dans l'ombre, voire précipite dans l'oubli, l'une de ses sources, laquelle semble mettre mal à l'aise certains des élèves, fidèles ou imitateurs, de Lacan. Il s'agit justement des présentations de malades.

Il est malséant de parler de malades. Les psychanalystes évitent la difficulté en parlant d'analysants, ou encore de patients. Mais surtout pas de malades. Et, certes, il est exact qu'il n'y a guère de maladie mentale comparable à des maladies infectieuses, vasculaires, tumorales ou congénitales. Même si, pour certains états, la pathologie ou l'hérédité sont évidentes, la plupart ne relèvent pas de l'organicité. Mais cela ne signifie pas qu'il faille mépriser systématiquement tout traitement biologique ! D'ailleurs, Lacan avait aussi connu les hôpitaux psychiatriques avant l'ère chimiothérapique.

L'ignorance a suscité les critiques les plus délirantes à l'égard de sa présentation de malades. Des médecins chargés de choisir les « cas » soumis à Lacan colportaient que ces examens laissaient des séquelles indélébiles. Comme si Lacan avait été cause de leur affection et de leur hospitalisation... Ceux qui appréhendaient la présentation à travers leurs propres fantasmes y voyaient l'exploitation théâtrale d'une détresse. Beaucoup de spectateurs étaient d'autre part frustrés parce qu'un minimum de connaissances était indispensable pour apprécier ce qui se jouait. Car la présentation de malades n'était pas destinée à mettre en valeur l'adresse d'un médecin mais à mettre en lumière des symptômes ou à faire apparaître un délire. Elle faisait ainsi partie de l'enseignement de Lacan. Tous ceux qui avaient l'expérience de cette clinique découvraient comment le maître faisait surgir la parole là où d'autres, souvent les critiques les plus acharnés, s'étaient efforcés de la faire taire. Pour qui était prêt à entendre, c'est donc toute la psychanalyse qui apparaissait. Et si Lacan faisait peu de commentaires, c'est que son travail ne consistait pas à occuper la scène, mais à la laisser libre pour une parole qui, d'être entravée, avait rendu malade.

On comprend mal la réticence à désigner comme malades des gens qui souffrent et souvent demandent une aide, un soulagement.

L'objection fréquente : « Ce ne sont pas des malades, ce sont des gens comme nous », ne fait que traduire la peur de la maladie, peur éprouvée par le psychanalyste qui la renforce encore dans l'étonnante mais fréquente affirmation : « Les gens en analyse ne tombent pas malades. » Si c'est parfois vrai quand la maladie consiste en symptôme névrotique, c'est totalement faux lorsqu'il s'agit d'une maladie « vraie », comme un cancer ou une cardiopathie. Et surtout d'une psychose aiguë. Peut-être peut-on éviter certaines bouffées délirantes aiguës, mais probablement pas un accès maniaque ou mélancolique.

Restituer ce que fut la présentation de Lacan ne consiste pas à décrire un comportement médical. La minute même des entretiens ne suffirait pas davantage. L'enseignement se faisait, en effet, par imprégnation. On peut d'ailleurs se poser la question de savoir si, dans une discipline qui met en jeu la rencontre entre deux personnes, il peut y avoir un autre mode d'enseignement. Toute tentative de codifier l'approche d'autrui est au mieux du commerce et au pis du fascisme. Je n'ai pas dit que toute approche ne pouvait qu'être mercantile ou autoritaire. Mais c'est la mise en formules de la rencontre qui est restriction ou suppression de la liberté de chacun.

Ce qui va suivre est constitué par une série de textes, épars jusque-là, ou n'ayant fait l'objet que de communications orales. Ils comportent le plus souvent des exemples tirés de la réalité quotidienne, sans qu'il soit fait de différence entre la clinique *stricto sensu* et ce que Freud appelait « la psychopathologie de la vie quotidienne ». La première partie représente le contenu d'un « cours libre » que je fais depuis plus de vingt ans à la faculté de médecine de Strasbourg, cours qui est suivi par des psychiatres – tant en formation que formés, par des étudiants en psychologie, en sciences humaines, en philosophie, en théologie, ainsi que par toutes les personnes intéressées à la psychanalyse et à ses dérivés, donc aux digressions dans lesquelles je me lance fréquemment. Le cours en question a été prononcé durant l'année universitaire 1985-1986.

On trouvera également ici mes « Adieux à l'hystérie ». Comme pour tout cabotin, il s'agit d'adieux qui n'en finissent pas... Ayant beaucoup écrit et parlé sur l'hystérie, je lui retrouve en effet constamment des charmes nouveaux qui sont le prétexte à des divagations supplémentaires. À partir de cette évocation de l'hystérie, je tente ce

qu'on pourrait appeler une clinique généralisée. Il me semble en effet que, la plupart du temps, il n'y a pas lieu de distinguer ces « malades » qui sont nos patients de l'ensemble de la population.

Un mot encore à propos du style. Comme il s'agira souvent de cours, de conférences, d'exposés, de causeries, il est essentiellement parlé, parfois familier, voire argotique. Que le lecteur m'en excuse par avance.

Enfin, cet ensemble de textes paraîtra lacunaire. Il ne s'agit pas seulement là d'une anticipation anatomo-pathologique sur mon état claudicant déjà évoqué, mais d'une intention et même d'un procédé autant pédagogique que thérapeutique. Seuls les correcteurs d'examens, en particulier en médecine, cultivent l'illusion ou la prétention qu'on peut tout enseigner de façon à être sûr qu'on livrera sur le marché des médecins parfaitement formés et que, quel que soit celui auquel on s'adresse, on aura droit partout à la même médecine. Cette illusion n'est qu'une mystification qui témoigne du peu de discernement de certains et surtout de la langue de bois des discours officiels. Le libre choix du médecin est peut-être l'un des principes de la médecine française qui mérite le plus de respect. C'est pourquoi une application rigoureuse de ce qu'on a appelé en psychiatrie la sectorisation serait une atteinte grave à cette liberté. Il va de soi que le même phénomène se retrouve en psychanalyse et que la violence exercée sur certains analysants par une prétendue commission des études – et qui consistait à leur imposer un analyste – n'était rien d'autre que l'introduction d'un discours fasciste en psychanalyse. La visée du « tout enseigner » est de la même eau. Ce qui se transmet dans un enseignement, de même que dans ce qu'on appelle la formation d'un psychanalyste, ce n'est pas le positif, au sens photographique du terme, des connaissances d'un maître, mais les lacunes qu'il laisse entre ces connaissances de façon que chacun puisse y trouver sa place. C'est ce qui m'autorise à interrompre ici cette introduction.

PREMIÈRE PARTIE

PSYCHIATRIE ET PSYCHANALYSE

Le titre du cours qui va suivre était « De la psychanalyse à la psychiatrie ».

Il s'agissait de rappeler que la psychanalyse s'était initialement fondée sur l'expérience clinique et sur la confrontation de Freud avec ses patients. La tension née de cette rencontre entre deux protagonistes s'est effritée au cours des âges au point que beaucoup de textes dits théoriques ne tiennent absolument pas compte de ce dont ils prétendent parler, à savoir le sujet. Ce dernier se trouve remplacé par des allusions, des épures, des traces, autrement dit est réduit à une forme géométrique dont l'idéal serait le point. C'est pourquoi le sous-titre de ce cours était : « Entropie ». De celle-ci, Henri Atlan a montré qu'elle ne concernait pas seulement la thermodynamique, mais aussi la communication, et qu'elle constituait une grave menace pour les relations humaines, en particulier si l'idéal macluhaniste devait se réaliser. Pour rester dans la terminologie de cet auteur, les lignes qui vont suivre sont donc une forme de résistance de l'homme gutenbergien au cyborg qui devrait lui succéder. Il s'agit ici d'un combat pour la métaphore, c'est-à-dire pour la poésie et pour l'amour.

J'ajouterai que l'ami décédé dont il va être question est le psychanalyste strasbourgeois Jean-Pierre Bauer, mort accidentellement quelques jours avant le début des cours.

